

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

CLÉMENT JUGLAR

Le commerce extérieur de la France et de l'Angleterre dans ses rapports avec l'industrie artistique

Journal de la société statistique de Paris, tome 11 (1870), p. 140-146

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1870__11__140_0

© Société de statistique de Paris, 1870, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

II.

Le commerce extérieur de la France et de l'Angleterre dans ses rapports avec l'industrie artistique.

I. FRANCE.

Dans les discussions économiques du Corps législatif, dans les deux camps du libre échange et de la protection, on répète sans cesse que c'est uniquement à la perfection et à la distinction de nos produits que nous devons nos succès. On dit plus : on déclare que nous n'avons rien à craindre de la concurrence étrangère.

puisque nos artistes, transportés hors de notre pays, perdent une partie de leur puissance créatrice. Cette bonne opinion de notre supériorité est-elle confirmée par les faits? Essayons de nous en assurer, en étudiant le développement des industries où l'art intervient pour une part, quelque minime qu'elle soit, et celles où il n'intervient pas du tout.

Les documents officiels nous permettront de suivre ce développement pour la France entière (*Tableau des douanes*) et pour la capitale en particulier (*Enquête sur l'industrie parisienne*).

Ouvrons donc le relevé du commerce de la France avec l'étranger, et recherchons, dans l'ensemble de nos exportations, quelle est la part des produits fabriqués où l'art intervient.

Dans cette longue énumération d'objets si divers : matières animales, matières végétales, matières minérales et produits fabriqués, nous avons choisi ceux qui, par la forme, le dessin et la disposition des couleurs, révèlent plus ou moins la recherche du beau de la part de celui ou de ceux qui les ont appropriés à nos besoins.

Pour ne pas fatiguer le lecteur par une liste interminable de produits, nous avons formé plusieurs groupes. — En tête, nous avons placé les industries qui réclament le plus contre les traités conclus depuis 1860 avec l'Angleterre et divers autres pays : les étoffes de laine mélangée et les toiles de coton imprimées. — A côté de ce premier groupe, qui peut être regardé comme la matière première d'autres industries, nous placerons les confections, lingerie, habillements et modes, ainsi que la mercerie et la passementerie. — Nous réunirons dans le troisième groupe tout ce qui touche à la soie; — dans le quatrième, les ouvrages en métaux, y compris les bronzes; — dans le cinquième, l'orfèvrerie et la bijouterie; — dans le sixième, les meubles et tout ce qui se rattache à l'ébénisterie; — dans le septième, l'industrie parisienne; — enfin dans le huitième, les objets que nous n'avons pu faire entrer dans les classements précédents.

Nous avons pris pour base de comparaison les valeurs fixées chaque année, depuis 1847, par une commission spéciale de négociants, désignée par le ministre du commerce. C'est donc depuis ce moment, en divisant par périodes les années qui se sont écoulées jusqu'en 1868, que nous ferons porter nos observations. Comme types, nous prendrons les années 1847, 1852, 1856 et 1868. Nous avons laissé de côté les années 1857 et 1858, à cause de la crise commerciale et de la perturbation qu'elle a apportée dans les affaires.

Quel a donc été le développement des exportations de la France (commerce spécial) dans ces diverses périodes, et quelle a été aussi la part des produits où l'art intervient ?

	EXPORTATIONS. (Valeurs en millions de francs.)				ACCROISSEMENTS. (Valeurs en millions de fr.)	
	1847.	1852.	1856.	1868.	De 1847 à 1856.	De 1847 à 1868.
Exportations totales du commerce français	719	1,256	1,893	2,789	1,174	2,070.
Exportations des produits français où l'art intervient	234	398	652	584	418	350.
Soit, par rapport aux exportations totales (p. 100)	32	31	34	20	35	16.

Ce tableau nous montre, dans toutes les périodes, le mouvement des exportations totales et des exportations où l'art intervient.

Pendant que, de 1847 à 1856 et de 1856 à 1868, l'accroissement des premières est continu, il n'en est pas de même des secondes. L'accroissement total des exportations atteignait déjà 1 milliard 174 millions de francs en 1856, et 2 milliards 70 millions de francs en 1868; alors que, pour les exportations où l'art intervient, l'accroissement de 418 millions dans le premier cas s'abaisse à 350 millions dans le second; leur part dans l'accroissement total, de 35 p. 100, descend à 16 p. 100, soit à plus de moitié.

La part proportionnelle dans l'ensemble des exportations, qui varie de 32 à 34 p. 100, de 1847 à 1856, s'abaisse aussi à 20 p. 100; en un mot, du tiers au cinquième. Il y a non-seulement arrêt, mais recul sensible dans la part des produits que l'on recherchait jusqu'ici sur notre marché par le côté artistique. Il ne faut donc pas trop s'appuyer sur notre supériorité passée; tout indique que, depuis les premières expositions universelles, et surtout depuis 1856, on a fait de grands efforts à l'étranger pour nous imiter, et les progrès ont été plus rapides à l'extérieur que chez nous. Hâtons-nous de prendre les mesures nécessaires pour maintenir notre rang, si nous ne voulons pas nous laisser distancer.

Pour faire toucher du doigt les accroissements et les diminutions de 1847 à 1868, observons les divers groupes et entrons dans quelques détails.

Le premier groupe, renfermant les étoffes de laine mélangée et les toiles de coton imprimées pour lesquelles les réclamations en faveur de la protection ont été si vives au Corps législatif, ne donne qu'un accroissement de 36 millions de francs, de 1847 à 1868, et dans ce chiffre les étoffes de laine fournissent toute la plus-value.

Dans le second groupe, renfermant la passementerie, la mercerie, la lingerie cousue, les habillements, les châles brochés et les modes, l'accroissement s'élève à 202 millions de francs, dont 116 millions sont fournis par la mercerie, 55 par la lingerie et les habillements, et 17 millions par les modes.

Les ouvrages en soie, que nous avons rangés dans le troisième groupe, ne donnent à l'exportation qu'une faible augmentation de 18 millions de francs, dont la passementerie et les rubans de velours font pour ainsi dire tous les frais, et comblent même une partie du déficit produit par la baisse des soies façonnées, qui, de 33 millions de francs, sont tombés à 7 millions; de 1856 à 1868, les rubans de velours eux-mêmes, de 131 millions, sont tombés à 56, tant est grande l'influence de la mode, qui, aujourd'hui, préfère les étoffes unies.

Les bronzes argentés et dorés sont confondus avec les ouvrages en métaux, et l'accroissement des exportations ne dépasse pas 15 millions de francs; ce qui laisse une perte de 9 millions, si on compare le chiffre de 1868 à celui de 1856.

Le cinquième groupe, comprenant l'orfèvrerie, la bijouterie, les pendules, a suivi un développement continu depuis 1847: la plus-value s'élève à 16 millions de francs en 1868. La bijouterie d'or, à elle seule, donne 12 millions d'augmentation; les autres articles ont donc été pour ainsi dire stationnaires.

Le sixième groupe, composé des meubles, de la tabletterie, de la bimbelerie, des voitures, des instruments de musique, donne 20 millions de francs, dont 10 millions pour les meubles, et 8 millions, qui se partagent presque également entre la bimbelerie et les instruments de musique.

Le septième groupe de l'industrie parisienne, auquel on a ajouté les papiers peints, les plumes de parure, la parfumerie, les gravures, les lithographies, les fleurs artificielles, les instruments de précision, la sellerie, ne donne qu'un accroissement de 23 millions de francs, dont le mouvement a été continu de 1847 à 1868, et qui porte pour 7 millions sur la parfumerie (que nous classons ici à cause de la recherche séduisante de ses étiquettes et de ses enveloppes), pour 6 millions sur les fleurs artificielles, pour 4 millions sur les papiers peints, pour 2 millions sur l'industrie parisienne, pour 2 millions sur les instruments de précision, et enfin pour 400,000 fr. sur les gravures et les lithographies.

Le huitième groupe, dans lequel nous avons compris les ouvrages en peaux, les gants, la porcelaine, la coutellerie, les cristaux, ne donne qu'une augmentation de 17 millions de francs, quoique les ouvrages en peaux seuls donnent une plus-value de 26 millions, qui compense les diminutions de 8 millions et de 2 millions qu'on remarque sur les gants et la porcelaine.

Voici donc quelle a été, entre les divers groupes, la répartition des 350 millions de francs, qui, de 1847 à 1868, représentent l'augmentation de la valeur de nos exportations où l'art intervient. La grande industrie des laines et du coton n'y entre que pour une bien modeste part (36 millions de francs). Au contraire, toutes ces industries si variées qui emploient la laine et le coton à l'état de fil ou de tissu : la mercerie, la passementerie, les confections, ont pris un développement inespéré et inouï, puisque, sur 350 millions, elles donnent 202 millions. Le reste de la plus-value est fourni par les ouvrages en peaux, — moins les gants, qui, très-recherchés jusqu'en 1856, sont négligés aujourd'hui, puisque l'exportation est inférieure de 7 millions de francs à celle de 1847, — par l'industrie parisienne, l'ébénisterie, la soie, l'orfèvrerie et les bronzes.

Les véritables objets d'art, les bronzes, l'orfèvrerie, la bijouterie, la gravure, la lithographie, ne forment qu'une part minime dans l'ensemble de nos échanges avec l'étranger. Mais notre goût pénètre partout dans les choses de détail, jusqu'à l'enveloppe même des produits les plus vulgaires, recherchés surtout pour la forme, la couleur, et les plus simples ornements, qui souvent en font toute la vogue. Ce sont, sans doute, des procédés très-inférieurs; mais ils éveillent le sentiment du goût des masses et les habituent peu à peu à s'élever sur les hauteurs où l'art domine seul.

II. ANGLETERRE.

Nous connaissons les efforts que l'on a faits de l'autre côté du détroit pour nous égaier, peut-être même pour nous dépasser dans cette voie. Ont-ils été couronnés de succès? C'est ce que nous voulons examiner.

Suivant le même procédé d'investigation que pour la France, nous avons pris les documents officiels anglais (*Statistical Abstract*) et dépouillé les relevés du commerce anglais (exportations) pendant les mêmes années qui nous ont servi de base de comparaison. Nous avons réparti par groupes les divers articles, afin qu'on ne se perde pas dans les détails; il est ainsi facile de se rendre compte de la différence du mouvement des affaires dans les deux pays.

La division adoptée étant la même, et l'observation portant sur les mêmes articles, indiquons, avant d'insister sur les dissemblances ou les analogies, quel a été le mouvement des exportations en Angleterre. Nous avons donné quelques valeurs

en livres sterling, afin qu'on pût vérifier nos chiffres aux sources; la transformation en francs est facile, en prenant le pair du change, soit 25 fr. 20 c. par livre.

Notre comparaison portera, comme on peut le voir dans le tableau ci-joint, sur les années 1847, 1856 et 1868. — Les chiffres sont beaucoup plus considérables qu'en France; mais comme nous cherchons surtout des rapports, peu important les différences dans les nombres absolus.

Nous étudierons successivement les exportations totales du commerce anglais, les exportations des produits anglais où l'art intervient, et le rapport de ces dernières aux exportations totales.

	EXPORTATIONS. (Valeurs en millions de francs.)			ACCROISSEMENTS des exportations. (Valeurs en millions de fr.)	
	1847.	1856.	1868.	De 1847 à 1856.	De 1847 à 1868.
Exportations totales du commerce anglais . .	1,481	2,918	4,522	1,437	3,041
Exportations des produits anglais où l'art intervient	554	967	1,409	413	855
Soit, par rapport aux exportations totales (p. 100).	37	33	31	28	28

Exportations totales du commerce anglais. Elles se sont élevées d'une manière continue, de 1847 à 1868, de 1,481,000,000 à 4,522,000,000 fr., soit de 3 milliards; pendant qu'en France, à la même époque, elles n'augmentaient que de 2 milliards de francs. On voit déjà toute la supériorité de nos voisins pour l'ensemble des affaires; la conservent-ils dans la seconde catégorie des exportations où l'art intervient?

Exportations des produits anglais où l'art intervient. De 1847 à 1868, elles se sont élevées de 554,000,000 à 1,409,000,000 fr., soit de 855 millions de francs, pendant qu'en France elles ne se sont accrues que de la modeste somme de 350 millions de francs!

En Angleterre, nous n'observons aucun temps d'arrêt; le développement a été continu de 1847 à 1868, tandis qu'en France le maximum de l'exportation de ces produits, déjà atteint en 1856, n'a fait que décroître depuis. Quoique portant sur un chiffre d'affaires beaucoup plus considérable¹, la progression non-seulement ne s'est pas ralentie, mais a toujours marché du même pas de 1847 à 1856 et de 1856 à 1868.

Si nous recherchons le rapport des exportations totales à celles où l'art intervient, nous voyons que les dernières sont plus considérables et qu'elles se sont mieux maintenues qu'en France.

	Rapport des exportations où l'art intervient aux exportations totales.			Par rapport à l'accroissement total des exportations.	
	1847. P. 100.	1856. P. 100.	1868. P. 100.	De 1847 à 1856. P. 100.	De 1847 à 1868. P. 100.
France	32	34	20	35	16
Angleterre	37	33	31	28	28

En France et en Angleterre, la proportion est à peu près la même par rapport aux exportations totales en 1847 et 1856; mais tandis qu'en France cette proportion tombe, de 1856 à 1858, de 34 p. 100 à 20 p. 100, en Angleterre elle ne fléchit

¹ 1 milliard 409 millions de francs.

que de 33 à 34 p. 100 en présence du développement de plus en plus considérable de la grosse industrie.

Mais c'est surtout la part, dans l'accroissement total des exportations, des produits où l'art intervient, qui nous montrera les plus grandes différences entre les deux pays.

Pendant qu'en France, de la première période (1847-1856) à la seconde (1847-1868), elle baisse de 35 p. 100 à 16 p. 100, soit de 418 à 350 millions de francs, en Angleterre elle se maintient toujours à 28 p. 100, soit de 413 à 855 millions de francs.

Pour maintenir cette proportion en présence du développement des affaires, la somme des produits exportés où l'art intervient a dû s'accroître de 445 millions en Angleterre, tandis qu'elle baissait de 68 millions en France (de 418 à 350). Ces chiffres disent mieux que des phrases avec quelle vigueur et quelle intelligence nos voisins d'outre-Manche ont cherché à conquérir leur place sur un terrain nouveau pour eux, et où nous étions les maîtres jusqu'ici.

Sûr quels articles, depuis 1847, a surtout porté cet accroissement inouï? C'est le premier groupe composé des étoffes de laine mélangée et de cotons imprimés qui a donné la plus forte plus-value: 8 millions sterling pour les étoffes de laine, 11 millions pour les cotons imprimés, 1 million pour les tapis (on sait l'usage que l'on fait de ces derniers en Angleterre): en somme 20 millions sterling, soit plus de 500 millions de francs, pendant qu'en France la plus-value pour le même groupe n'a été que de 36 millions.

Le second groupe, comprenant la mercerie, les modes, les vêtements, donne une plus-value de 176 millions de francs, dans laquelle les vêtements seuls entrent pour 50 millions de francs.

Le troisième groupe, composé de la soie, des châles, des rubans, est le seul dont le mouvement n'ait pas été continu; l'accroissement, qui s'était élevé à 25 millions de francs en 1856, se trouve réduit à 7,560,000 fr. en 1868.

Le quatrième groupe, composé des bronzes, ne donne que 3,500,000 fr., tandis que, chez nous, l'accroissement a été de 15 millions de francs. Ici nous conservons encore notre supériorité.

Le cinquième groupe (joaillerie) n'a pas suivi le mouvement qu'on avait observé jusqu'en 1859; en 1868, il a un peu fléchi, et on ne constate qu'un accroissement de 4,410,000 fr.

Le sixième groupe, qui comprend les meubles, la tabletterie, la bimbeloterie, est confondu, avec d'autres produits, sous le titre d'articles divers.

Le septième groupe, qui comprend les chapeaux, la tapisserie, les livres, donne une augmentation de 40,320,000 fr. Les chapeaux seuls y entrent pour plus de 25 millions de francs, et les livres pour 12 millions de francs.

Le huitième groupe, où se trouvent réunis les cuirs, la coutellerie et la porcelaine, donne une augmentation de 84,243,000 fr., qui se répartit à peu près également entre les cuirs et la porcelaine; la coutellerie seule donne 37,800,000 fr.

En résumé, on voit que les articles qui offrent les plus forts accroissements sont beaucoup moins nombreux qu'en France: ce sont les impressions sur coton, les étoffes de laine mélangée, la mercerie, les modes, les vêtements, la poterie d'étain, la coutellerie, les ouvrages en cuir, la chapellerie, la porcelaine, la faïence, la librairie, la joaillerie et les bronzes. Notre industrie est beaucoup plus variée,

et notre activité se porte sur une foule d'articles sans que nous arrivions à un aussi grand débit. Les Anglais, au contraire, concentrent tous leurs efforts et toute leur intelligence sur quelques articles de grande consommation, et aussitôt ils occupent sur les marchés du monde une place importante par la variété et le bon marché de leurs produits. L'art y joue peut-être un moindre rôle que chez nous; le goût est moins pur, moins raffiné; mais l'invention est souvent aussi remarquable qu'en France. C'est ainsi que, pour nos modes, l'idée mère nous vient souvent de l'Angleterre, quelquefois un peu naïve, et nous ne faisons que l'améliorer en rectifiant la coupe, ou en ajoutant quelques ornements.

Dans la lutte engagée aujourd'hui entre toutes les nations par suite de l'abaissement des barrières douanières qui s'opposaient jusqu'ici à l'échange des produits des différents pays, devons-nous persévérer dans une voie où nous ne pouvons rencontrer une clientèle que pour les produits de luxe? Ne faut-il pas, à l'exemple des temps passés, de l'antiquité même, faire descendre l'art jusque dans les objets les plus vulgaires, dont les poteries anciennes qu'on rencontre à chaque pas nous donnent le meilleur spécimen? L'Angleterre n'a pas méconnu la mine qu'il y avait à exploiter de ce côté; l'exemple est donné, la récompense ne s'est pas fait attendre; négligerons-nous plus longtemps de prendre les mesures nécessaires pour arriver au même but?

CLÉMENT JUGLAR.
